**T.D N°2**

**1. Lisez ces deux textes et dégagez le(s) thème(s) dominants.**

**2. Faites ressortir les spécificités du texte littéraire de chaque texte.**

**3. Comment se manifestent les aspects culturels dans les deux textes.**

**4. Selon vous, quelle approche pourrait faire l’objet d’étude de ces deux textes.**

**5. Faites un commentaire personnel sur ces deux textes.**

**Texte 1**

C’était un après-midi de septembre. Omar jouait sur la place de la mairie dont il escaladait d’un côté, les marches de l’entrée, pour les sauter toutes à la fois de l’autre. Il était sur la marche supérieure.

Tout à coup, la sirène déchaînée, lâcha son rugissement sauvage…cela débuta sur une note grave, qui se houssa rapidement au plus aigu, monta droit comme un jet vers le ciel et y demeura suspendu pour les longues secondes, immobile comme si le ciel lui-même engendrait ce son strident. Puis elle s’attisa brusquement.

Un sentiment violent s’abattit sur Omar comme une gifle et une étrange sensation le parcourut. En instant, il glissa au bas de l’escalier public, le cœur battant et s’élança dans la rue, en proie à la panique, filant à travers la ville, il croisait des hommes et des femmes qui, eux aussi, couraient dans tous les sens….en un rien de temps, les rues se dépeuplèrent, Omar galopait à travers la ville déserte, après le premier affolement, ce calme et cette solitude apportaient à Omar des échos menaçant. Le danger faisait ainsi son apparition dans un étrange apaisement. L’enfant était de plus en plus persuadé qu’il n’atteindrait jamais Dar Sbitar : quelque chose sur les immeubles, les jardins. Et Omar se précipitait à perdre haleine ; la gigantesque silhouette le suivait à longs sauts brusques et saccadés. Il sentait sa présence dans le dos. Le malheur qu’on avait attiré par cette sirène était finalement arrivé.

S’engouffrant à toute allure dans Dar Sbitar, Omar s’allongea face contre terre, sitôt qu’il fut devant sa mère et put enfin pleurer tout agité de tremblements. Aïni le prit dans ses bras et l’attira vers elle. Son agitation tomba d’un coup

**D’après Mohamed DIB**

**« La grande maison »**

**Editions du seuil. 1952**

**Texte 2**

Enfant, il avait un visage angélique : ses parents l’avaient appelé Raphaël. Très tôt, il manifesta des dons qui autorisèrent tous les espoirs. Il apprit le piano dès l’âge de trois ans. Ses progrès furent remarquables. Il eut le premier prix du conservatoire de musique.

Mais peut-on faire une carrière de grand pianiste international quand on a pour nom de famille Bidoche ? De plus, vers sa seizième année, il perdit son visage d’ange, il dut portait de grosse lunette parce que qu’il ne voyait rien de loin. Il avait toujours une expression étonnée plus propre à exciter le rire qu’à inspirer le rêve. Pourtant, il se maria. Sa femme partageait son amour pour la musique… Mais les fins de mois étaient difficiles : aucune proposition de concert. Seulement quelques leçons particulières.

Un jour qu’il rentrait tard. Sa femme tout excitée lui dit qu’un directeur de café-concert était venu pour lui proposer de jouer seul au piano, quelques pièces musicales, entre deux numéros comiques. Raphaël refusa tout net : sa femme le supplia. Il se sacrifia et signa un engagement de six mois.

Dès le premier soir, il comprit qu’un piège venait de se refermer sur lui. Le public avait été mis en gaieté par le numéro précèdent. Quand Raphaël, serré dans son costume trop court pour lui, se présenta l’air embarrassé, tout paraissait calculé pour un numéro comique. Il fut salué par des hurlements de rire. Pour son malheur, le tabouret était trop bas. Afin de le remonter, dans son trouble, il dévissa complètement le siège et se retrouva avec des morceaux de tabouret devant le public déchaîné. Dans sa situation normale, quelques secondes auraient suffi à remettre le siège en place, mais la maladresse de Raphaël augmenta, et, malheur suprême. Il fit tomber ses lunettes sans lesquelles il ne voyait rien. La joie du public était à son comble. Il réussit toutefois à jouer quelques mesures.

Quand il sortit de scène. Le directeur le serra dans ses bras. Il lui dit qu’il avait des dons d’improvisation comique incomparable ; c’était un triomphe ! Raphaël fut désespéré.

 **D’après Michel TOURNIER**

 **Le coq de bruyère**

**Editions. Collection blanche 1978**